

Bibliothèque Alsatique et Généalogique
André GANTER 68790 Morschwiller le Bas

Num. entrée : date :

B I O G R A P H I E S

3045

HENRY SCHWARTZ

1845—1895



MULHOUSE

IMPRIMERIE VEUVE BADER & C^{ie}

—
1896

124

André GANTER
3bis, rue de Mulhouse
68790 MORSCHWILLER-le-BAS
☎ (89) 42 68 34

Centre Départemental de Recherche
sur l'Histoire des Familles

N^o 1 9 7 6

(Ag)

HENRY SCHWARTZ

1845—1895



MULHOUSE
IMPRIMERIE VEUVE BADER & C^{ie}

—
1896



H. Schwertf.

En publiant cette brochure consacrée à la mémoire de Henry Schwartz, nous avons pensé aller au-devant du désir de ses nombreux amis de posséder une monographie sur le cruel événement qui est présent à leur pensée. Au récit de sa fin tragique, nous avons joint les discours prononcés sur sa tombe, les appréciations de ses collaborateurs, celles de la presse, tout ce qui peut aider à remettre en lumière le caractère et les qualités de l'industriel et de l'homme privé.

En relisant ces pages, ses amis compléteront eux-mêmes par le souvenir la physionomie de celui qui a été trop tôt enlevé à leur sympathie, à l'affection des siens et à l'estime publique.

LA FAMILLE.

Extrait de l'EXPRESS du 8 octobre 1895

LA MORT DE M. HENRY SCHWARTZ

Un attentat inqualifiable, perpétré, hier, sur la personne de M. Henry Schwartz, manufacturier, a jeté et jette encore la consternation dans notre ville. Les circonstances qui l'accompagnent en font un événement d'une portée générale.

M. Schwartz sortait à midi moins le quart d'un de ses établissements, lorsqu'à quelques pas de l'atelier de sculpture Wiedmayer, il fut accosté par un individu qui, la casquette à la main, faisant allusion aux nouveaux bâtiments qu'il construisait, lui tint à peu près ce langage : « Vous allez, sans doute, embaucher un grand nombre d'ouvriers. J'espère trouver aussi de l'ouvrage chez vous ».

M. Schwartz eut comme le pressentiment de mauvaises intentions de la part de son interlocuteur. Il avait la main dans la poche de son pantalon et se tourna vers l'individu qui, sor-

tant un couteau, en porta à M. Schwartz un coup de bas en haut si violent, que la lame coupa un doigt de la main et pénétra dans la région de l'aîne.

Son coup fait, le meurtrier prit la fuite à travers les champs qui avoisinent la fabrique et là il se fit justice en se tirant deux coups de revolver.

Cette scène de meurtre s'est passée en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. M. Schwartz, blessé, fit encore quelques pas et voyant passer une voiture dans laquelle se trouvait M. Bœhm, entrepreneur, il le pria de le laisser monter et de le conduire à son domicile. M. Schwartz demeurait dans sa propriété du vignoble, en attendant qu'il aille habiter la nouvelle maison qu'il a fait élever en face de l'hôtel des postes et qui n'est pas entièrement achevée. Mais comme il défaillit en route, dans les bras de M. Bœhm, qui le soutenait, on ne put aller plus loin que la nouvelle maison et c'est là qu'on l'a couché dans la loge du concierge.

Plusieurs médecins accourus en toute hâte ont reconnu la gravité de la blessure. L'intestin était atteint en quatre endroits. Les hommes de l'art ont procédé, séance tenante, à la couture des sections et ont opéré le pansement. On espérait sauver le blessé dans la foi de sa robuste constitution. Mais la péritonite s'est déclarée le soir même et il a succombé vers minuit.

M. Schwartz et d'autres fabricants avaient reçu des lettres de menaces depuis quelque

temps déjà. Mais ils n'y avaient prêté aucune attention, ne croyant pas que la propagande par le fait eût pu faire des adeptes à Mulhouse. Pas plus tard que dimanche, à la chasse, M. Schwartz montrait à ses amis un billet signé « un avertisseur » ainsi conçu :

« Votre vie court un grand danger. Prenez garde à vous. Ne sortez pas de chez vous le soir, tard. Revêtez-vous d'une cotte de mailles, ou bien mettez-vous en voyage pour quelque temps. Suivez bien cet avertissement ! »

L'avis n'était malheureusement pas superflu.

Nous avons dit que l'assassin s'est fait justice en se tirant deux coups de revolver dont un dans la région de la tempe. Il est mort à 10 ½ heures du soir, sans avoir repris connaissance. C'était un nommé André Meyer, célibataire, âgé de 32 ans, ouvrier lainier. On a cru un instant qu'une rancune personnelle avait armé son bras contre sa victime. Mais il n'en est rien. Meyer connaissait à peine M. Schwartz, dans les établissements de qui il avait travaillé pendant trois mois seulement, en 1889. Occupé depuis dans d'autres filatures, il avait ramassé quelques centaines de Mark avec lesquels il voulait, disait-il, goûter, pendant quelque temps de la vie du « bourgeois ». Il faisait de la propagande dans les auberges où il développait les théories socialistes, apprises dans les publications, dont il avait les poches bourrées. Il recherchait sur les bancs de nos nouvelles pro-

menades les vieux rentiers qu'il essayait de convertir à ses idées.

C'était un exalté; une des nombreuses victimes de ces beaux parleurs qui promettent aux classes laborieuses plus de beurre que de pain, alors qu'ils n'ont à leur offrir que la viande creuse de leurs théories. Les discoureurs qui ont passé le Rhin pour semer le mécontentement parmi nos ouvriers n'ont pas lieu de se féliciter du résultat qu'ils ont obtenu. La violence n'engendre que la violence et la réaction ne tarde pas à se produire. La partie saine de notre population ouvrière — et c'est l'immense majorité — réprovera avec horreur le crime d'un fou et saura en faire remonter la responsabilité jusqu'à ses véritables auteurs.

— 8 —

Extrait de l'EXPRESS du 9 octobre 1895

LA MORT DE M. HENRY SCHWARTZ

L'émotion profonde provoquée dans toutes les classes de la population sur l'affreux attentat de lundi, est loin d'être calmée, et l'indignation est également très grande parmi les classes laborieuses, où la personnalité de M. Henry Schwartz jouissait d'une réelle popularité. Les façons rondes, quoique un peu brusques, avec lesquelles la malheureuse victime avait coutume de régler les litiges qui pouvaient survenir entre lui et ses ouvriers, lui avaient valu l'estime de ceux-ci et son établissement est un de ceux qui comptent le plus de vieux ouvriers. Pendant les grèves, qui avaient ces jours-ci menacé l'industrie lainière, M. Schwartz avait su calmer l'effervescence naissante dans ses ateliers, dès la première entrevue avec les délégués de ses ouvriers, et le travail n'a pas cessé un instant chez lui. C'est précisément ce côté conciliant et équitable bien connu de son caractère qui rend

plus odieux encore l'acte sinistre dont a été victime M. Schwartz et qui a frappé à ce point l'esprit public.

Comme nous l'avons raconté, M. Schwartz a été ramené en ville par M. Bœhm, entrepreneur, qui n'a pu, étant donné la faiblesse croissante de la victime, le mener jusque dans sa demeure au Rebberg, mais a dû s'arrêter avec lui à sa nouvelle maison, près du nouvel hôtel des postes, non achevée encore, mais où cependant est installé un concierge, depuis quelque temps déjà. M. Schwartz, malgré l'horrible blessure par où s'échappaient les entrailles, a eu la force de monter sans soutien l'escalier qui mène au premier étage de la loge du portier.

« C'est le coup de Carnot que j'ai reçu », disait-il stoïquement aux membres de sa famille et aux médecins qui lui prodiguaient leurs soins ; il affirmait qu'il se sentait perdu. Dans ses récits de l'attentat, pas une parole de rancune contre le meurtrier, plutôt de la pitié pour l'égarement de ces fous sanguinaires qui déshonorent notre humanité. « Je leur pardonne, car les malheureux ne savent ce qu'ils font. »

Les médecins qui se trouvaient au chevet de M. Schwartz étaient MM. Klippel, Ehrmann, Schlumberger et Jaeger qui, assistés par M. Demant, aide-chirurgien, ont procédé vers deux heures et demie à l'opération nécessaire. M. le docteur Jules Bœckel, le célèbre chirurgien de Strasbourg, mandé télégraphiquement,

— 12 —

avons noté dix-neuf, portant sur leur ruban la
dédicace, au patron ou à l'ami regretté.
— Le char, qui précédait le corbillard, était
chargé de couronnes; le corbillard lui-même
était enseveli dans les fleurs. La famille suivait
immédiatement; puis, les autorités et la ville.

Extrait de l'EXPRESS du 10 octobre 1895

LES OBSÈQUES DE M. HENRY SCHWARTZ

Les obsèques de M. Henry Schwartz ont été une manifestation imposante de deuil et de regrets pour le défunt, de sympathie pour la famille à l'affection de qui le couteau d'un assassin l'a si brutalement ravi.

Longtemps avant l'heure fixée, la foule immense, difficilement contenue par les agents de police — dont le service d'ordre mérite une mention — formait une double haie le long des rues, que devait traverser le cortège. Il était trois heures, lorsque celui-ci a quitté la maison mortuaire, se développant lentement sur une interminable longueur. A la tête, une magnifique couronne, que portaient quatre ouvriers, puis la théorie des jeunes ouvriers, des rattachés, des fileurs, des trieurs, des délégations d'ouvriers de la ville et du dehors, avec une couronne au milieu de chaque groupe. Nous en

avons noté dix-neuf, portant sur leur ruban la dédicace, au patron ou à l'ami regretté.

Un char, qui précédait le corbillard, était chargé de couronnes; le corbillard lui-même était enseveli dans les fleurs. La famille suivait immédiatement; puis, les autorités et la file interminable des amis et connaissances, les notabilités industrielles et commerciales de Mulhouse et de toute la région.

S. A. le Statthalter et M. de Puttkamer, secrétaire d'Etat, s'étaient fait représenter par M. Halm, président de la Haute-Alsace, qu'ils avaient chargé, en outre, de présenter leurs condoléances à la famille.

N'oublions pas de signaler la présence aux obsèques, de M. Sommer, président de police de notre ville, de la magistrature, du parquet, du clergé, du maire avec le conseil municipal. Le maire et le conseil municipal du Valdoie ont tenu également à accompagner à sa dernière demeure, celui qui avait amené la prospérité dans leur commune en y fondant une succursale de ses établissements.

Au temple français, trop petit pour contenir tout le monde, M. le pasteur Wennagel a dit un sermon empoignant et bien de circonstance sur le passage de l'Évangile selon saint Luc: « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

Il était 5 ½ heures, lorsque la tête du cortège a pénétré dans le cimetière. La foule était massée le long de la rue de l'Éternité et de l'allée

André GANTER
3bis, rue de Mulhouse
68790 MORSCHWILLER-le-BAS
☎ (89) 42 68 34

— 13 —

conduisant à la nécropole, plus compacte encore qu'en ville, silencieuse, recueillie, témoignant son respect pour le mort en même temps qu'un sentiment indéfinissable, mélange de stupeur et d'indignation envers le crime bête et odieux d'un irresponsable.

Sur la tombe, encore ouverte, des discours ont été prononcés par M. Paul Kullmann, ami personnel du défunt et M. Rœhrig, professeur à Strasbourg, et parent de la famille.

Voici la biographie, lue en chaire par M. le pasteur Wennagel :

Henry Schwartz naquit à Mulhouse, le 16 avril 1845, de feu Henri Schwartz, manufacturier, et de Marie Kœchlin, qui a la douleur de lui survivre.

Il fit ses études au Collège, à l'Ecole professionnelle de notre ville et dès sa sortie de l'école, il commença l'apprentissage pratique de la carrière à laquelle il s'était destiné. Son père, un de ces industriels de vieille roche qui ont fait non seulement la fortune, mais l'honneur de Mulhouse, tenait à ce que son fils débutât par le commencement et, à cet effet, l'envoya à la Fonderie où, sous la direction de son oncle feu M. Gaspard Ziegler, le jeune apprenti serrurier se perfectionna dans l'étude de la ma-

chine à filer. Il y resta deux ans, après quoi il étudia plus spécialement la filature de laine dans la fabrique de son père. Après divers stages en Allemagne, il entra comme directeur dans l'établissement de M. Alfred Kœchlin-Schwartz, son cousin, et peu après, à l'âge de 25 ans, il créa l'établissement qui porte son nom et qui est devenu, sous sa direction, l'une des filatures de laine les plus importantes du monde.

M. Henry Schwartz devait célébrer cette année le 25^e anniversaire de la création de sa maison. La fête qu'il projetait de donner à cette occasion devait coïncider avec l'inauguration de la dernière et considérable augmentation de son usine. D'après ses projets, ce devait être surtout une fête ouvrière, destinée à marquer, en même temps que le développement de la fabrique, celui des institutions de prévoyance contre la maladie, les accidents, l'invalidité et la vieillesse, qui n'avaient cessé de faire le sujet de ses préoccupations. Car ce grand industriel avait le sentiment des besoins des ouvriers, il connaissait leurs aspirations, leur caractère : nul n'a mieux su allier le principe d'ordre et d'autorité nécessaires à l'administration d'une grande entreprise avec la familiarité qu'il mettait dans ses rapports avec ses ouvriers.

Ils la lui rendaient bien, l'affection qu'il leur témoignait. Ce n'est pas un ouvrier, c'est un énergumène qui lui porta, le 7 octobre, un coup mortel, après quoi il se fit justice lui-

même. M. Henry Schwartz eut encore la force de se faire transporter dans la maison qu'il faisait construire et qu'il a inaugurée avec son sang. Après douze heures de souffrance, il expira le même soir, à 11 ½ heures, à l'âge de 50 ans et 6 mois.

Jusqu'au dernier moment, il conserva la lucidité d'un esprit droit et la sérénité qui lui donnait la conscience d'une vie faite de travail et d'honneur.

Une de ses dernières paroles a été de dire : « Quoi qu'il arrive, il faut être bon pour eux. Soyez bons, quant à moi, je leur pardonne ».

Nous ajouterons quelques renseignements complémentaires :

Membre du Conseil municipal pendant de longues années, M. Henry Schwartz était, en outre, président de la société d'assainissement qui a pour but de débarrasser la ville de ses vieux quartiers insalubres. Il faisait partie de la Chambre de commerce et était l'un des membres les plus écoutés de différents conseils d'administration de sociétés industrielles et financières. Toujours prêt à mettre les capitaux qu'il avait acquis par son travail et son intelligence à la disposition de ses amis pour de nouvelles créations ou pour des reconstitutions

industrielles, M. Schwartz les secondait aussi du conseil de son expérience.

On ne faisait jamais un vain appel à sa générosité pour des œuvres de bienfaisance, et bien des infortunes, restées inconnues pour la plupart, ont été secourues par lui sans la moindre hésitation et sans compter.

Aussi n'avait-il que des amis parmi tous ceux qui le connaissaient.



— 18 —

filature Schwartz, Trapp & Co, prend ensuite
la direction de l'usine Kœchlin-Schwartz & Co
et, enfin, en 1870, crée la filature de laine
peignée dans laquelle il sut montrer la mesure
de ses forces et qu'il administrerait jusqu'à ce
qu'il n'y eût plus rien à faire.

DISCOURS DE M. PAUL KULLMANN

MESSIEURS,

Lundi, il y a deux jours à peine, le bruit courait à Mulhouse que Henry Schwartz, grièvement blessé, venait d'être transporté chez lui ; la nouvelle se répandait comme une traînée de poudre ; ses amis accouraient, inquiets, désirant connaître les causes de l'accident, se précipitant vers sa demeure. Ce n'était malheureusement que trop vrai. Un misérable, un fou, espérons-le pour le bon renom de notre population ouvrière, venait de commettre le plus lâche des attentats, à la suite duquel l'excellent ami que nous pleurons ne tardait pas à succomber.

C'est une grande figure qui disparaît, c'était aussi un grand caractère.

Elevé à la dure école industrielle, qui a produit de si remarquables personnalités à Mulhouse, Henry Schwartz a eu une carrière bien remplie. Ses premières études achevées, il entre aux ateliers André Kœchlin, termine son apprentissage sous les ordres de son père dans la

filature Schwartz, Trapp & C^{ie}, prend ensuite la direction de l'usine Kœchlin-Schwartz & C^{ie} et, enfin, en 1870, crée la filature de laine peignée dans laquelle il sut montrer la mesure de ses forces et qu'il administrait jusqu'à ce qu'une main criminelle vint mettre un terme à une existence si nécessaire.

Quel entrain, quelle énergie, quelle vigueur chez cet homme, toujours à l'affût du progrès, aux idées larges, à la conception rapide, sachant faire partager à tous ses collaborateurs le feu sacré qui l'animait ; arrivant progressivement mais sûrement à prendre une des places les plus importantes de sa branche industrielle et, quand on le croit arrivé en quelque sorte à l'apogée, concevant et créant encore une nouvelle usine, uniquement préoccupé, pendant de longues années, des soins à donner à son industrie, Henry Schwartz s'était constamment tenu écarté des affaires publiques, mais un moment vint où sa haute personnalité devait enfin prendre la place qui lui était destinée : le suffrage de ses concitoyens l'appela au Conseil municipal, où son esprit clair, son sens pratique lui fit occuper un des premiers rangs. Remarqué partout, de nombreuses sociétés mettent sa bonne volonté à contribution ; partout, aussi, ses conseils sont écoutés, car on sent chez lui, aux premiers mots, un tel ressort, une telle énergie, une conception si juste des affaires, que ses avis sont partagés même par ceux que ses audaces effrayaient le plus.

Henry Schwartz sera profondément regretté par tout le monde, par ceux qu'il aidait de ses conseils, par ceux surtout qu'il savait obliger avec tant de délicatesse. Il meurt, fauché dans la force de l'âge, alors que tous les siens ont si besoin de lui, que les hommes d'initiative tendent de plus en plus à s'effacer, au moment où il était à même de rendre de plus éminents services. Que vous dire de sa bonté, de sa charité, pour ne pas blesser la modestie de cet homme qui se cachait sous sa rude enveloppe pour faire tant de bien ? Et cependant, il faut qu'on sache maintenant ce qu'il faisait pour cette grande famille ouvrière qu'il aimait tant, ses souscriptions généreuses pour toutes les œuvres de bienfaisance, l'appui considérable qu'il apportait à la création de tout ce qui pouvait venir en aide aux déshérités, aux faibles, aux malheureux. Mais tout ceci était fait avec tant de discrétion, tant de modestie, que ceux seuls qui l'approchaient de près étaient à même de connaître.

Et vous le savez bien, vous, ouvriers de son œuvre, qui sentiez en lui l'un des vôtres, travailleur comme vous, chef respecté et aimé, sachant comprendre vos aspirations et que vous regretterez toujours. Vous vous souviendrez de ses conseils, qu'il vous prodiguait, vous aurez toujours devant vous l'image de ce soldat mort au champ d'honneur, en quelque sorte à la tête de ses troupes, victime du devoir, frappé par un misérable que de lâches excitations ont

amené peu à peu à commettre le plus honteux des attentats. Car, il n'était pas des vôtres, celui-là ! Henry Schwartz le savait ; aucun de vous n'eut été capable de porter la main sur cet homme de bien qui, quelques instants avant sa mort, a trouvé encore la force de pardonner à son meurtrier.

Non, il n'est pas des vôtres, c'est un vulgaire assassin, qui a frappé pour avoir un prétexte à mourir ; il eût été trop lâche pour se suicider simplement.

Tout est fini maintenant, mon cher ami, repose en ce cimetière si près de ton usine, que cette terre te soit légère ; au nom des tiens, de tous tes amis, adieu !

DISCOURS DE M. ROEHRIG

MESSIEURS,

Permettez-moi de vous retenir un instant, un seul instant encore pour vous adresser quelques mots au nom de la famille de notre cher défunt. Je serai bref; car je ne veux pas affaiblir l'effet des bonnes et éloquents paroles que vous venez d'entendre. Et d'abord nous vous remercions, je ne dirai pas de l'empressement, le mot serait trop faible, mais de la sympathie profonde et recueillie avec laquelle vous vous associez à un deuil aussi cruel. Il semble, en effet, en voyant réunis et confondus dans une commune douleur tant de personnes de conditions si différentes, il semble, dis-je, que notre défunt appartenait, non à la famille Schwartz seulement, mais à la ville de Mulhouse tout entière. Et de fait il y tenait par toutes les racines de son être. Il n'était pas seulement Mulhousien par la naissance et par les traditions de famille, mais par ses goûts, par ses sentiments et par toutes ses préoccupations d'homme privé et de citoyen. Aussi, soyez convaincus, messieurs, que si Mulhouse tient à honneur de rendre un hommage aussi touchant à l'un de ses enfants, la famille de ce dernier trouvera, je ne dis pas une consolation (on ne se console pas d'une telle perte), mais un adoucissement à

sa douleur dans les regrets dont vous accompagnez ses tristes obsèques.

Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est un vœu que je forme pour vous et pour nous tous. Peu avant de mourir, sentant qu'il ne verrait plus son fils, il chargea sa compagne éplorée de lui dire que tout ce qu'il aurait à lui recommander se pouvait résumer en ces deux mots : reste toujours un honnête homme. Sans doute cette parole n'a rien d'extraordinaire, ni rien de bien merveilleux en apparence, mais pour moi, je la trouve sublime dans sa simplicité et prise au sens que lui donnait Henry Schwartz, car, pour lui, l'honnête homme est celui qui fait valoir toutes les facultés dont il est doué, et les consacre au service de tous, l'honnête homme est celui qui voit en l'humanité un corps dont il est membre, qui regarde les biens dont il est en possession par le travail des autres joint au sien, comme un dépôt sacré dont il est comptable vis-à-vis de sa conscience, celui qui dans ses semblables — quelle que soit leur profession, leur culte ou leur origine — ne voit qu'un peuple de frères, dont les misères sont dignes de toutes nos sympathies, celui-là, enfin, dans sa pensée, est un honnête homme qui est capable de dire, même en parlant de son assassin : Pardonnez à ce malheureux.

Puissent ces dernières paroles qui résument si bien la vie de l'honnête homme que nous pleurons, rester toujours dans notre mémoire, associées au souvenir de son nom.

DISCOURS DE M. LE PASTEUR MATTHIEU

lors du service religieux pour les dames

« Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent
ce qu'ils font ! » Luc. XXIII, 34.

Mes chères sœurs, je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'aujourd'hui, au lieu de prendre la parole parmi vous, je voudrais me joindre en silence à ceux qui viennent vous témoigner leur sympathie et pleurer et prier avec vous et pour vous. C'est un deuil cruel qui nous rassemble : il le serait à lui tout seul, il l'est plus encore par les horribles circonstances qui l'ont amené.

Celui qu'on mène en ce moment à sa dernière demeure était un homme fort, vaillant, vigoureux, plein d'élan et de courage et il n'y avait pas dans sa personne un trait qui ne révélât l'énergie du caractère et de la volonté, l'ouverture et la fermeté de l'intelligence, l'esprit d'initiative et l'ardeur entreprenante. Formé dès sa jeunesse par son vénérable père aux travaux de l'industrie, il n'avait pas tardé à s'y distinguer lui-même, il était vite monté au premier rang de nos industriels, et il semblait

fait pour rendre à notre ville quelque chose de son ancienne prospérité et de ce renom qui s'était étendu dans le monde entier. Dieu avait béni ses efforts et il se préparait à célébrer sous peu le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de son établissement, encore puissamment accru ; ce devait être une fête non pas tant pour lui et pour sa maison que pour ses employés et pour ses ouvriers ; car il les aimait, il voulait leur bien et cherchait à l'assurer par nombre d'institutions de prévoyance, sagement combinées : et voilà !!... Il savait qu'il existait dans les bas-fonds de notre société une secte qui aspire à baser le bonheur de l'humanité sur le sang et les haines, qui veut rendre le paradis à la terre en souillant et en détruisant tout ; mais il ne s'en alarmait pas. Ce sont, pensait-il, quelques cerveaux troublés dont on aura raison avec de la fermeté d'une part et de la bonté de l'autre ; il n'y a qu'à maintenir intact le principe d'autorité, tout en comprenant les besoins, les aspirations, l'esprit de l'ouvrier et en y faisant droit, et, menacé, il ne voulait prendre aucune précaution pour lui-même. Hélas ! hélas ! que dire ?... Je ne veux pas repasser avec vous les affreux détails de ces dernières journées : ils ne sont que trop présents à vos mémoires et ne cesseront de les obséder. Je me bornerai à rapporter que, frappé à mort, il n'eut ni haine ni colère pour celui ou ceux dont il était la victime, et ses dernières paroles à peu près ont été : « Quoi qu'il arrive, il faut

être bon pour eux : soyez bons, pour moi, je leur pardonne ».

Il nous donne ici un noble exemple, il nous trace la voie que nous avons à suivre. Elevons avec lui nos cœurs au-dessus de toutes les indignations et les douleurs qui les remplissent, et demandons à Dieu de répandre dans ces esprits et ces cœurs égarés un peu de son esprit de calme, de paix, de soumission, un peu de respect de son nom et de contentement de leur sort qui leur font défaut ; continuons à leur faire du bien et à prendre pitié d'eux, même malgré eux. Mais montons plus haut encore et allons jusqu'à Celui, qui le premier a prié en mourant pour ses bourreaux et qui disait à Dieu ces sublimes paroles que vous avez eu l'heureuse inspiration de transcrire au pied de votre message funèbre : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Il était, lui, le véritable juste et le vrai bienfaiteur des hommes ; c'est pour les racheter qu'il était descendu sur la terre et c'est pour les sauver qu'il acceptait tout de leur part. Il voyait de plus haut et plus profondément que nous tout ce qui se cache dans le cœur des hommes de souillures et de méchancetés, et il en souffrait plus que nous n'avons ou n'aurons à en souffrir, et il eut pitié d'eux : il vit les malheurs qu'ils s'infligeaient plus que ceux qu'ils lui faisaient subir, et il pria Dieu de les détourner de leurs têtes. Oh ! que le sang *qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel* intercède auprès du Père

en faveurs de ces égarés : qu'il fasse régner de nouveau sur la terre, au lieu de la haine et de la vengeance, un souffle d'amour et de charité, et que Jésus crucifié soit le refuge de ceux qui meurent et la consolation de ceux qui ont le cœur brisé !

C'est, en effet, aux miséricordes du Seigneur que nous confions celui qui vient de nous être retiré. Je l'ai peu connu ; je ne sais pas au juste ce qu'étaient ses sentiments en matière de religion, mais je sais qu'il a agi en disciple de son Maître et pardonné comme Jésus avait pardonné avant lui. Que le Seigneur l'entoure de toutes ses grâces ; que le sang du Rédempteur le couvre de toute sa vertu réparatrice ; que cette victime des fureurs humaines repose sous la garde de son Sauveur et jouisse de sa paix au pays où tout est ordre, harmonie et sainteté ; qu'il nous soit donné de le retrouver un jour, guéri de ses blessures dans l'asile divin, et qu'en attendant Jésus soit l'appui de ceux qui lui survivent !

Il l'a déjà été, il l'est et il le sera encore. Dans les jours de bonheur terrestre, quand tout est prospère et que nulle tête ne manque au cercle de la famille, il semble qu'on n'ait pas besoin de l'homme de douleurs ; on se fait involontairement son paradis sur la terre et l'autre paraît bien éloigné. Mais, quand on est frappé soudainement dans ce qu'on a de plus cher et que l'on voit toutes ses joies fauchées comme par la racine, alors on se sent enveloppé tout

entier de voiles de deuil : il semble qu'il n'y a plus d'espoir de meilleurs jours et ce que l'on désirerait avec le plus d'ardeur serait d'aller rejoindre ceux qui ne sont plus, sous la pierre du cimetière. Courage ! nous dit Jésus du haut de sa croix ; courage ! nous répète sa voix au dedans de notre cœur ; courage ! il y a des choses pour lesquelles il vaut la peine de vivre, et ces choses, c'est la tâche qu'il nous a prescrite : ce sont les devoirs et les âmes qu'il nous confie. En avant ! faisons notre devoir jour par jour et heure par heure tant qu'il nous reste un souffle de vie ; en avant ! si nous ne souhaitons plus rien et ne vivons plus pour nous-mêmes, vivons pour notre œuvre et pour ceux que Dieu nous laisse ; et alors nous nous sentirons moins seuls, moins abandonnés, moins éloignés de ceux que nous avons perdus. Et si, parfois, la croix nous semble trop lourde, si nous succombons sous le poids de notre fardeau, Jésus est toujours là : il nous aime, il nous connaît et comprend nos douleurs, lui qui en a ressenti de pareilles en sa personne. Nous pouvons nous jeter au pied de sa croix, pleurer et prier à l'aise auprès de lui, déposer devant lui notre peine et notre accablement ; et lui qui a porté sa croix, nous aide à reprendre la nôtre et à demeurer fidèles jusqu'à la fin. Et puis, vous êtes plusieurs qui souffrez ensemble : vous vous aimerez davantage en souvenir de celui qui n'est plus, et vous vous aiderez mutuellement à traverser votre horrible épreuve. Cou-

rage, mes chères sœurs, courage avec le secours de Dieu, et que Dieu nous mène tous ensemble jusqu'aux portes de sa cité céleste où nous vivrons, où nous le bénirons, où ses voies nous seront expliquées, où il n'y aura plus de séparations ni de deuils et plus de crimes ni de péché ! Amen !

publique, pour lesquels on ne faisait jamais en vain appel à son cœur et à sa bourse. Suivant les prévisions humaines, on pouvait espérer que M. Henry Schwartz mériterait pendant de longues années encore ses services et

DISCOURS DE M. LE MAIRE DE MULHOUSE

à la séance du Conseil municipal du 14 octobre 1896

MESSIEURS,

Il y a aujourd'hui huit jours que M. Henry Schwartz est mort victime de l'attentat d'un criminel.

Cet événement inouï, qui n'a pas son pareil dans les annales de notre ville, a provoqué chez tous les habitants de la ville, qui n'ont pas encore perdu tout sentiment humain, de l'effroi, de la douleur et un deuil profond. Il restera pour toujours une triste date dans l'histoire de la ville.

Mulhouse a perdu en M. Schwartz un industriel éminent, sa mort a aussi creusé un nouveau vide dans le sein du Conseil municipal.

L'énergie et l'activité qui animaient M. Schwartz comme industriel, étaient également mis par lui au service de la ville. C'était le propre de sa nature de rendre hommage à tous les progrès et à toutes les améliorations sur le terrain de l'administration publique, et il était sympathique à tous les efforts d'utilité

publique, pour lesquels on ne faisait jamais en vain appel à son cœur et à sa bourse.

Suivant les prévisions humaines, on pouvait espérer que M. Henry Schwartz mettrait pendant de longues années encore ses services et son activité à la disposition de sa ville natale ; — il en est autrement aujourd'hui, un coup de foudre infernal a foudroyé prématurément l'arbre en pleine sève.

En présence du fait accompli, il ne nous reste plus qu'à exprimer ici notre douleur et notre profonde affliction du décès émouvant de notre collègue.

Je vous prie de m'autoriser à exprimer, en votre nom, à la famille de M. Henry Schwartz, la sympathie et les condoléances du Conseil, et vous invite, pour honorer sa mémoire, à vous lever de vos sièges.

Le Conseil se lève de ses sièges et l'autorisation demandée par le maire est accordée.

DISCOURS DE M. LOUIS KNECHT

*président du Conseil de surveillance de la société
Schwartz & C^{ie}, lors de l'assemblée générale des
actionnaires du 30 octobre 1895.*

MESSIEURS,

Avant de vous parler affaires, permettez-moi de vous entretenir un instant de celui dont la perte subite nous a mis dans l'obligation de vous réunir aujourd'hui.

Je ne vous dirai rien du hideux et monstrueux attentat dont M. Schwartz a été la victime. Vous en connaissez tous les détails. Je ne vous parlerai pas du deuil profond de sa famille et de ses amis — la part prise par la ville entière, la manifestation unanime de sympathie lors de son enterrement, en disent plus que je ne saurais vous exprimer en paroles.

Permettez-moi de vous parler ici plus spécialement des qualités de M. Schwartz comme industriel et chef d'établissement.

Travailleur infatigable, d'une intelligence remarquable et d'un jugement sain, il a su faire

de son établissement un établissement modèle et hors pair. Créé en 1871 avec 15,370 broches, il compte aujourd'hui, tant à Mulhouse qu'au Valdoie, 88,476 broches, montées successivement sans augmentation du capital social, et lorsque l'année prochaine le nouveau bâtiment sera entièrement garni de machines, l'établissement comprendra 115,476 broches de filature et sera le plus important des établissements similaires en Europe.

Ces résultats sont trop éloquents et font trop l'éloge de celui qui a su les réaliser pour que j'aie besoin d'insister.

Il ne lui a malheureusement pas été donné d'assister à l'achèvement de son œuvre dont à juste titre il était fier et dont il attendait une grande satisfaction.

Chef toujours prévoyant, il a su s'entourer et former sous sa direction des hommes qui sauront suivre et maintenir les bonnes traditions qu'il leur a laissées.

Mais ce n'est pas seulement dans son propre établissement que Schwartz a donné des preuves de son savoir-faire. Membre de nombreuses sociétés, tant industrielles que d'utilité publique, ses conseils, toujours frappés au coin du sens pratique, y ont constamment été écoutés et appréciés comme ils le méritaient, aussi sa mort laisse-t-elle partout des lacunes bien regrettables.

Respecté et aimé de ses ouvriers qui savaient que sous des dehors parfois un peu rudes, bat-

tait un cœur compatissant, généreux et ennemi de toute injustice, sa mort a été pour eux une surprise aussi triste que pénible. A ses amis et à tous ceux qui étaient en relations avec lui, elle laisse un vide immense et des regrets qui ne s'effaceront pas, aussi sa mémoire restera-t-elle toujours vivante parmi eux.

DISCOURS DE M. UNGEMACH

*à l'assemblée générale de la société Th. Boch & Cie
du 4 décembre 1895.*

MESSIEURS,

Permettez-moi d'exprimer ce que je ressens et ce que vous éprouvez vous-même, j'en suis certain, en présence de la perte que nous avons faite en la personne de notre président.

Partout où Henry Schwartz avait accepté des fonctions il a payé de sa personne, partout il était écouté parce que avec un rare bon sens et un esprit pratique toujours présent, il savait trouver les solutions et montrer la voie à suivre. Il n'était pas l'homme des demi-mesures pas plus que celui des chemins tortueux : il allait droit au but avec une sûreté de coup d'œil et une énergie remarquables.

C'était comme une sorte de sécurité que de l'avoir dans une entreprise industrielle et nous fûmes à même de voir ici-même comment, brièvement, sans phrases, il jugeait une situation ou une affaire; avec son concours, on ne doutait plus du succès d'une opération.

Nous nommerons un nouveau président, nous ne remplacerons pas Henry Schwartz, et son successeur, j'en ai l'espérance, se trouvera naturellement porté, si une alternative sérieuse devait jamais être posée ici, à se demander : Que ferait Henry Schwartz ?

Laissez-moi ajouter un mot encore pour honorer le caractère de l'homme après avoir montré la valeur de l'industriel.

Ne semble-t-il pas, au premier abord, qu'un homme plein de vie, débordant d'énergie, se sentant soudain atteint à mort dût s'indigner, s'emporter contre le destin et contre le misérable qui l'avait frappé lâchement ? Arraché à des affections profondes, arraché aux affaires qui le passionnaient, un sentiment de révolte n'eût-il pas paru naturel ou le désespoir explicable ?

Rien de tout cela ne se produisit et cette mort nous a révélé l'un des côtés restés ignorés jusque-là du caractère de Henry Schwartz, — l'étendue de sa valeur morale. Il a su regarder la mort en face comme il regardait toutes choses. La lutte était finie, il se sentait vaincu, dès lors son parti fut pris et il n'y eut plus place dans son cœur que pour la bonté et le pardon.

Souhaitons, Messieurs, que l'Alsace produise encore des hommes de la trempe de celui-là et honorons sa mémoire.

— 28 —
On ne soupçonnait même pas l'existence de
ce parti à Mulhouse. Sans doute, depuis les
élections, l'importance du parti a été
importée d'ailleurs, et le parti a été
moins regardé avec bienveillance par l'adminis-
tration allemande, à qui il avait rendu le service
de battre le parti protestataire, affirmant
en matière de la police, si ombre-
gense pour les affaires politiques, et tout
entière aux descriptions
françaises dans les manuels, ou à surveiller les

Extrait du *JOURNAL DES DÉBATS*
du 16 octobre 1895

ALSACE-LORRAINE

HENRY SCHWARTZ

On nous écrit de Mulhouse :

C'était une grande figure que celle de Henry Schwartz, qui vient de disparaître victime de l'attentat que vous avez relaté ces jours derniers. Il était le type du chef d'industrie mulhousien et, pour ainsi dire, l'un des derniers représentants d'une race qui s'éteint. Depuis l'annexion, en effet, le sang de Mulhouse s'écoule goutte à goutte à mesure qu'arrive pour la jeunesse l'âge du service militaire, qui la fait émigrer en France.

Depuis vingt-cinq ans, toute une génération a ainsi disparu sans retour, apportant à son ancienne patrie ses fortes traditions de travail, d'honnêteté, d'esprit pratique ; mais cessant par cela même d'alimenter la source vive, et qui sera bientôt tarie, de ce qui avait fait l'originalité et la grandeur de la métropole industrielle de l'Alsace.

L'émotion provoquée par cet assassinat n'est pas près de se calmer dans notre pays, et plus particulièrement à Mulhouse. Elle est d'autant plus poignante que rien, dans la nature ni dans le caractère de la victime, ne semblait la désigner aux rancunes du parti anarchiste.

On ne soupçonnait même pas l'existence de ce parti à Mulhouse. Sans doute, depuis les élections générales de 1890, le parti socialiste, importé d'outre-Rhin et, sinon soutenu, du moins regardé avec bienveillance par l'administration allemande, à qui il avait rendu le service de battre le candidat protestataire, s'affirmait en maître de la situation. La police, si ombreuse pour les réunions politiques, et tout entière appliquée à pourchasser les inscriptions françaises dans les magasins, ou à surveiller les Français qui débarquaient à la gare, se préoccupait moins des réunions socialistes, publiques ou clandestines, où les sans-patrie prêchaient l'internationalisme et la guerre de classe.

De ces excitations persistantes devait sortir le crime, car c'est bien d'un crime anarchiste qu'il s'agit. On voulait frapper un patron et on a choisi celui qui était le plus en vue.

Et pourtant, vivant au milieu de ses ouvriers, les écoutant, sans cesse préoccupé de leurs besoins, cherchant, par des institutions nouvelles à aller au-devant de leurs revendications que lui-même estimait justes, Henry Schwartz marchait avec le mouvement social.

Les ouvriers le savaient. Ce n'est pas parmi eux qu'on eût trouvé une main pour le frapper. Mais le but des anarchistes était de viser à la tête. La sienne était désignée d'elle-même, et il tomba.

Le pays entier, ému et consterné, lui a fait de magnifiques funérailles, regrettant et pleurant en lui un de ses fils les plus vaillants, et qui incarnait à ses yeux l'esprit du vieux Mulhouse, républicain, etc....

— 40 —
le service d'avoir fait échouer l'élection de plus
d'un candidat protestataire qu'elle redoutait.
type est-ce que c'est le jour de, et qu'il est
sont les uns et les autres, et il y a des gens
Quand aux socialistes, ils sont très gênés par
prédications.
arrivé dans ces réunions clandestines ou pu-
bliques, dans lesquelles les anarchistes préchant

Extrait de la RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
du 17 octobre 1895.

ANARCHISTES ALLEMANDS

Venant après la victoire des intransigeants du collectivisme au congrès de Breslau, l'assassinat de M. Henry Schwartz, frappé par un anarchiste non point par vengeance particulière, mais parce qu'il était un des plus honnêtes, un des plus bienfaisants, un de ceux qui réalisaient le mieux le type du patron charitable et philanthrope, éclairé d'une lumière singulièrement inquiétante la situation intérieure de l'Allemagne, car, en en défalquant les simples mécontents, le socialisme germanique constitue en Europe un facteur des plus importants. Aussi l'émotion produite par le crime commis à Mulhouse, semble-t-elle devoir être loin de se calmer.

Qu'une part de responsabilité en retombe, d'ailleurs, sur la police allemande, c'est ce qu'il est impossible de nier, car elle, si ombrageuse pour les réunions politiques, a laissé se développer en Alsace, sans s'en inquiéter beaucoup, le parti socialiste d'outre-Rhin à qui elle doit

le service d'avoir fait échouer l'élection de plus d'un candidat protestataire qu'elle redoutait.

.

Quant aux socialistes, ils sont très gênés par ce criminel attentat. Qu'il soit l'effet de leurs prédications, que la main qui a frappé ait été armée dans ces réunions clandestines ou publiques, dans lesquelles les sans-patrie prêchent l'internationalisme et la guerre des classes, et que de ces excitations persistantes soit sorti le crime, c'est ce que l'enquête démontre jusqu'ici amplement. « On a voulu frapper un patron, dit une lettre de Mulhouse, et on a choisi celui qui était le plus en vue. » Ajoutons, avec cette même correspondance, qu'il était celui qui incarnait le mieux l'esprit du vieux Mulhouse. Aussi est-ce avec un embarras manifeste que le *Vorwärts* cherche à répondre à la dépêche suivante de Guillaume II à la veuve de Henry Schwartz :

« Je viens d'apprendre par les journaux la nouvelle de l'horrible assassinat de M. Schwartz, propriétaire de fabrique à Mulhouse.

« Je prie Votre Excellence d'exprimer en mon nom et au nom de l'impératrice, les condoléances les plus sincères à l'infortunée veuve.

« Encore une victime du mouvement révolutionnaire provoqué par les socialistes.

« Puisse notre peuple prendre une virile résolution !

« GUILLAUME. »

Ce télégramme d'un ton si particulier, enveloppe le socialisme tout entier dans une complicité indirecte, en quoi il n'est peut-être point juste, mais il y a longtemps que l'on dit aussi qu'un anarchiste n'est souvent qu'un socialiste plus résolu et plus sincère. Du reste, on n'admet pas cette façon de voir dans le journal officiel du comité directeur, qui répond à ce coup droit de l'empereur :

« Considérant qu'il n'existe que des conjectures au sujet des motifs de ce meurtre, nous exprimons seulement notre étonnement au sujet de la dernière phrase du rescrit impérial. »

D'après les dépêches venues de Mulhouse, malheureusement, il s'agit ici de bien autre chose que de conjectures et, comme le dit très bien le *Journal de Colmar*, ce nouveau crime est pour le parti socialiste une tunique de Nessus qu'il cherchera en vain à arracher.

DE LA T.

ont allégués qu'ils ont dépeuplés de la hauteur de la pensée primitive pour en faire un résumé familier à la portée des ouvriers. Nietzsche se plaisait aux sophismes et aux jeux d'esprit et faisait des raisonnements justes sur des données

Extrait du GAULOIS du 21 octobre 1895

L'acceptation des idées socialistes allemandes par l'ouvrier mulhousien est une injustice envers les fabricants. Dans aucune ville industrielle et depuis un aussi grand nombre d'années, on ne s'est, autant qu'à Mulhouse, préoccupé du sort de l'ouvrier.

On y a créé des cités ouvrières, à longues rues, de maisonnettes entourées de jardinets, avec la facilité pour l'ouvrier d'en devenir propriétaire, moyennant la retenue d'une mince fraction de son salaire de la semaine.

On y a fondé des caisses de secours, fonctionnant sous le contrôle des fabricants, et dont le but est de garantir l'ouvrier contre les frais du médecin et du pharmacien.

On y a pensé aux caisses de retraite bien avant que le gouvernement ait songé à généraliser cette idée.

C'est aux socialistes allemands que l'on doit les premières grèves. Ils ont importé en Alsace les doctrines d'économistes et d'idéologues comme Karl Marx, Nietzsche, etc. Ils ont extrait de l'œuvre de ces penseurs des doctrines qu'ils

ont altérées, qu'ils ont dépouillées de la hauteur de la pensée primitive pour en faire un résumé familier à la portée des ouvriers. Nietzsche se plaisait aux sophismes et aux jeux d'esprit et faisait des raisonnements justes sur des données fausses. Renan a procédé ainsi, mais il ne viendrait à l'idée de personne d'appliquer, de réaliser le *Bon tyran* de Renan!

Les propagandistes allemands ont raisonné avec les Mulhousiens froidement, méthodiquement, et ces derniers ont été séduits par ce qu'ils ont cru de la logique sans s'inquiéter des prémisses. Les propagandistes français, avec leurs accusations, leurs insultes, eussent été hués à Mulhouse.

Ainsi l'œuvre de détachement de l'ouvrier avancé se faisait, au grand profit de l'Allemagne, encouragée par son gouvernement, éloignant l'ouvrier de l'industriel philanthrope et socialiste pratique.

Les meneurs allemands, qu'ils fussent sincères ou agents provocateurs, dénonçaient surtout à la haine des affidés, les chefs d'industrie les plus actifs parmi les bienfaisants.

A ce titre, Henry Schwartz devait être le premier désigné.

On avait déjà brûlé son mannequin à un feu de joie, et il fut plus d'une fois menacé en paroles ou par lettres.

Il en riait, ne pouvant, dans sa loyauté confiante, croire à l'insécurité du labeur intelligent doublé de la bienfaisance.

Un ouvrier, qui avait autrefois travaillé chez lui, allait répétant depuis plusieurs semaines dans les brasseries, ce que ne pouvait ignorer la police allemande :

— J'ai quelques sous, je vais les nettoyer, puis je me nettoierai moi-même, mais pas avant d'avoir fait son affaire à un patron.

Un matin, à l'heure où Henry Schwartz allait de l'une de ses usines à une autre qu'il faisait bâtir, André Meyer s'approcha de lui et lui dit, en lui montrant les bâtiments nouveaux.

— Ça sera grand, il vous faudra plus d'ouvriers.

Et à ce moment, où Henry Schwartz, heureux de penser qu'il allait occuper plus de bras, répondait : « Oui » en souriant, André Meyer le frappa, comme Caserio avait frappé M. Carnot, d'un coup de couteau au ventre.

L'homme avait bien choisi sa victime.

Henry Schwartz était de son temps et comprenait les exigences sociales actuelles, son esprit était plein de projets d'amélioration du sort des ouvriers, il allait au-devant des réclamations, écoutant tous ceux qui l'approchaient. En outre des cités ouvrières et de tout ce que font les industriels de Mulhouse pour leurs ouvriers, il avait créé une société coopérative modèle à laquelle il avançait les capitaux. Ceux qui l'entouraient, les siens, ses amis, savent ce

qu'il avait en l'âme d'amour confiant pour ses ouvriers.

Au milieu des tortures de son agonie, il a songé à eux, il a parlé d'eux; il est mort en véritable héros humanitaire, en répétant : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Mulhouse a fait à son fils des funérailles inoubliables. M. Rœhrig a dit dans son dernier adieu à Henry Schwartz à quel point il était Mulhousien, par ses traditions de famille, par ses goûts, par son esprit, par sa loyauté et par sa vaillante énergie.

M. Paul Kullmann a révélé à ses compatriotes ce qu'ils ne savaient qu'à moitié de sa générosité, de son incommensurable bonté, de la délicatesse avec laquelle il donnait un avis utile et dissimulait sa charité.

S'adressant aux ouvriers de la fabrique d'Henry Schwartz, M. Kullmann ajoutait :

« Et vous le savez bien, vous, ouvriers de son œuvre, qui sentiez en lui l'un des vôtres, travailleur comme vous, chef respecté et aimé, sachant comprendre vos aspirations et vos besoins.

« Vous vous souviendrez de ces conseils, qu'il vous prodiguait; vous aurez toujours devant vous l'image de ce soldat mort au champ d'honneur, en quelque sorte à la tête de ses troupes, victime du devoir, frappé par un misérable que de lâches excitations ont amené peu à peu à commettre le plus honteux des attentats. Car il n'était pas des vôtres, celui-là ! Henry Schwartz

savait qu'aucun de vous n'eût été capable de porter la main sur lui, sur cet homme de bien qui, quelques instants avant sa mort, a trouvé encore la force de pardonner à son meurtrier. »

Les doctrines « nouvelles », religieuses, politiques ou sociales avaient eu toutes, dans le passé, leurs martyrs, leurs héros. Aujourd'hui, ce sont les doctrines « nouvelles » qui frappent, qui tuent.

L'extrême civilisation aura-t-elle la même insécurité que la barbarie? La proportion du danger et de la mort se déplace, mais il semble qu'elle doive garder sa même somme de destruction.

JULIETTE ADAM.

